

Marie Joseph FABRE (dit Théodore)

Qui était-il ?

Théodore FABRE est né sur la commune de Sérignac (Lot),
au lieu-dit Faure, le 9 Novembre 1881

Né de père inconnu, c'est Jean FABRE âgé de 56 ans (cultivateur) qui le déclare comme étant
l'enfant de sa fille Thérèse FABRE célibataire. L'officier d'Etat Civil et Maire de la commune était
Paul Gabriel Jules GRAS.

Les 2 témoins de la déclaration de sa naissance, furent
Jean VASSAL, instituteur (24 ans) et Julien COMBRES, boulanger (32 ans) Le 11 mai 1907, il épouse
Elizabeth MOULIS à Valprionde

 Les Archives Départementales du Lot n'ont pas mis en ligne le Registre Matricule de la classe
1901 (recrutement d'Agen)



Il est mobilisé comme simple soldat au 143e Régiment d'Infanterie
à Carcassone ou Castelnaudary



Partageant le destin de milliers de combattants, Marie Joseph FABRE (dit
Théodore) est capturé, puis expédié vers les terribles camps de prisonniers du
nord de l'Allemagne (ex Prusse).

C'est dans le camp de HESSLINGEN, un "détachement de travail", où il travaille
dans les mines, qu'il tombe malade et meurt le 11 mai 1916 d'une embolie.



Localisation du camp de Hesseltingen

Le camp de Hesseltingen a reçu la visite des délégués du CICR (Comité International de la Croix Rouge)
en Avril 1916

(Sources : <http://prisonniers-de-querre-1914-1918.chez-alice.fr>)



Un délégué du CICR visite un camp de prisonniers de guerre allemands.



*"C'est par milliers, par dizaines de milliers,
que nos frères d'armes nous reviendront bientôt
d'Allemagne, libres, mais "blessés de Tuberculose"
et, pour la plupart, contagieux."*

Professeur Maurice Letulle, de l'Académie de Médecine.



Lors de chaque visite, les délégués du Comité International de la Croix Rouge vérifient les mêmes points, notamment la nourriture, l'hygiène et l'état des lieux où sont détenus les prisonniers.

A l'issue de ces visites, ils rédigent un rapport contenant leurs remarques et leurs observations. Ces rapports sont ensuite envoyés à la Puissance détentrice des prisonniers de guerre - afin qu'elle prenne les dispositions pour améliorer, leurs conditions de détention, ainsi qu'à la Puissance d'origine des captifs. (<http://www.icrc.org>)

Les commissions neutres, qui ont été nommées pour inspecter les camps allemands, n'ont certainement pas vu ce qui s'y passait.

Elles ont sans doute fourni un travail très sincère, elles ont signalé des abus et des manques d'organisation surtout au point de vue de l'hygiène, mais il semble hors de doute qu'elles n'ont pu constater ce qu'on a voulu leur permettre de voir.

Elles n'ont pas pu visiter les camps dits "de représailles" et n'ont pas pu contrôler les très nombreux chantiers de travail, disséminés dans toute l'Allemagne.

Dans les camps sévissent la tuberculose, le typhus, le choléra, la dysenterie, la typhoïde, les pneumonies, congestions pulmonaires, le paludisme (camps travail dans les marais de Frise Orientale à l'extraction de la tourbe)...

Et pour couronner le tout... la "vermine" (poux, puces punaises...)



Les camps de prisonniers en Allemagne



1916 - Prisonniers français montant dans un wagon sous la garde de soldats allemands, fusil à l'épaule.

Ces prisonniers français sont évacués vers l'Allemagne où ils seront maintenus en détention dans des camps jusqu'à la fin du conflit.

Photos coll. Historial de la Grande Guerre, Péronne



Comment sont traités les prisonniers dans les chantiers de travail ?

Il est presque impossible de savoir exactement ce qui se passe. Les prisonniers ne peuvent pas s'expliquer librement et MM. Blanchod et Speiser, qui ont reçu un certain nombre de plaintes, ne semblent pas avoir pu approfondir la question, exceptée sur les traitements subis dans la mine de potasse de Rotenfeld- Hesslingen, au sujet desquels ils ont remis un mémoire au ministère de la Guerre allemand, à la suite d'une longue enquête.



EXTRAITS DU LIVRE : "Le traitement des prisonniers français en Allemagne, d'après l'interrogatoire des prisonniers ramenés d'Allemagne en Suisse pour raisons de santé"

Préface du Professeur Maurice LETULLE de l'Académie de Médecine

Introduction

[...] les faits relatés semblaient tellement monstrueux qu'il a fallu les rapports officiels de l'ambassadeur des Etats-Unis à Berlin pour que le monde civilisé ait commencé à comprendre que ce qui se passait dans les camps de prisonniers, camps de représailles et chantiers de travail en Allemagne, était indigne d'une nation civilisée [...]

Baraquements

[...] Les baraquements construits, les hommes étaient loin d'avoir une installation confortable. Les baraques, immenses, pouvaient contenir deux à trois cents hommes.

Couchés sur une mauvaise paille, dans de petits espaces ressemblant à des cercueils, sans intervalle entre les cases, les hommes étaient dans des conditions hygiéniques déplorables.

L'hiver, le camp de Friedrichsfeld présentait l'aspect d'un véritable marécage où les hommes pataugeaient dans la boue jusqu'aux chevilles. La plupart s'étaient confectionné des espèces de patins en bois qui leur permettaient de sortir sans marcher dans l'eau.

Ce n'est que très tard dans la saison qu'on fit des distributions de sabots. [...]



Nourriture & Faim !

[...] Evacué au camp de Bayreuth (Bavière), où la nourriture était très mauvaise : pommes de terre pourries, la morue avariée, soupe de légumes, très claire. Il recevait environ 150 grammes de pain, mais ce pain, à base de pommes de terre et renfermant de la sciure de bois, était immangeable.[...]

[...] La nourriture, dès cette époque (septembre 1914 ~camp de Darmstadt,), était souvent insuffisante ; et, en général, très peu appétissante. Le matin, un demi-litre de décoction d'orge grillé ; à midi une soupe à laquelle, deux ou trois jours par semaine, on ajoutait un morceau de lard ou de salé ; quelquefois un concombre.

Le soir, décoction d'orge grillé ; quelquefois, un bouillon au comprimé remplaçait cette boisson ; le dimanche, un petit fromage nauséabond était ajouté au dîner.

La ration de pain était alors d'une boule pour trois jours. Cette ration a beaucoup diminué depuis.[...]



[...] (Camp de Neisse) la nourriture resta insuffisante, principalement aux repas du soir que nous devions compléter par des denrées qui nous étaient adressées de France. (Depuis le mois d'août 1915, la quantité et la qualité de la nourriture fournie par l'autorité allemande dans les camps ont baissé de plus en plus. Au mois de mars et d'avril 1916, nous nous nourrissions presque exclusivement à l'aide des colis venant de France.) [...]

[...] Ces malheureux (les prisonniers) n'avaient que les os. Ce n'étaient plus des hommes, mais de véritables cadavres vivants. Les infirmières allemandes et les docteurs ne pouvaient s'empêcher de s'apitoyer sur leur sort.

*[...] Plusieurs fois, m'a dit l'un d'eux, j'ai ramassé le pain moisi dans le fumier.
Deux de ces malheureux sont morts de pneumonie quelques jours après leur arrivée.*

Quant aux Russes, plusieurs sont morts de misère et de faim. [...]

Fournitures

[...] A leur arrivée au camp (camp de Darmstadt), les prisonniers recevaient une cuvette en métal pour cinq hommes ; un couteau de table pour deux hommes, une serviette pour deux hommes. En outre, chaque homme touchait une écuelle, une cuiller et une fourchette ; mais les prisonniers anglais ne recevaient ni couteau, ni fourchette. Il n'était pas distribué d'ustensiles spéciaux pour boire, l'écuelle devant servir pour la nourriture et pour la boisson.[...]

[...] Dès notre arrivée, nous dûmes démonter et transporter dans la cour tous nos lits, qui étaient remplis de punaises, et livrer une chasse en règle à ces animaux.[...]

Maladie & Epidémies

[...] iode, opium, aspirine, huile de ricin, bismuth et éther constituaient à peu près toute la pharmacie de l'infirmierie. [...]

[...] Beaucoup de malades ont été envoyés dans les camps de représailles, dans les mines, les usines de guerre, les marais et dans des conditions si peu hygiéniques, que la maladie (la tuberculose), nécessairement, devait se développer.

Pour soustraire ces prisonniers aux investigations des commissions neutres, on a dit que, "puisque ces hommes travaillaient, c'est qu'évidemment, ils étaient bien portants [...]"

[...] Il (Casimir Poitevin 1er zouave, 24 ans) évalue le nombre des morts par le typhus (dans le camp de Cassel) à 5.000. Les morts étaient entassés les uns sur les autres pendant cinq à six jours avant de pouvoir être enterrés. Le nombre de morts était d'une centaine par jour.



Le travail dans les mines, usines ou marais

[...] Le travail (dans la mine) était très dur, la nourriture mauvaise, le traitement brutal, les hommes souvent battus par les surveillants et les sous-officiers. Il a passé un

an dans cette mine où le travail était payé 50 pfennigs par jour, à condition que le prisonnier parvint à extraire quatre wagonnets de charbon par jour.
S'il n'arrivait pas à cette quantité, il ne touchait rien.[...]

[...] Forcés de descendre dans la mine à coups de crosse, ils travaillaient douze heures par jour et ne recevaient qu'une nourriture « infecte ».
Sur dénonciation des sentinelles pour travail insuffisant, plusieurs ont subi la punition du poteau, où ils restaient attachés de cinq heures du matin à midi après quoi ils étaient obligés de redescendre dans la mine à une heure et demie.[...]

Les punitions

[...] Les punitions consistaient principalement en attachement au poteau pendant de nombreuses heures, jusqu'à ce que les hommes demandassent grâce ou s'évanouissent.

Les hommes étaient attachés par les mains et par les chevilles, de manière à ce que les genoux restassent pliés.

Les poteaux se trouvaient en plein air, et les hommes y étaient attachés par n'importe quel temps. Il cite spécialement le cas d'un de ses camarades, Gruson (François), du 162^e régiment d'infanterie qui, sur son refus de descendre dans une mine de fer, a été attaché au poteau pendant vingt-quatre heures. Demandant grâce, il est descendu dans la mine et s'est fait écraser la main gauche sous un wagonnet, pour ne plus y retourner.[...]

Les camps de représailles

[...] Ces camps, qui se trouvent en Pologne et en Russie, ne sont jamais visités par les commissions sanitaires, ni par d'autres commissions neutres. [...]

Ces camps ont été institués dans le but d'exercer une pression sur les nations alliées, pour obtenir, par réciprocité, des améliorations dans l'existence des prisonniers allemands à l'étranger.[...]

Par un raffinement de cruauté, on y a placé presque exclusivement des hommes dits "intellectuels"[...]

Les chantiers de travail

[...] C'est l'emploi des prisonniers dans les mines de houille, de fer, de sel, dans les usines, même les usines de guerre, dans les marais, surtout les tourbières et les mines de lignite, aux travaux d'assèchement et de terrassement.

[...] Ces chantiers ne sont pas visités par les commissions sanitaires. Aucune personne étrangère n'obtient la permission de les voir. Les prisonniers, qui y sont employés, n'ont pas le droit de signaler à leur famille leur séjour dans ces chantiers.[...]

[...] Les seuls médecins qui ont pu visiter quelques uns de ces chantiers de travail, - treize en tout- les docteurs Blanchod et Speiser, en ont fait connaître leurs impressions dans une publication parue dernièrement à Genève (Comité international de la Croix-Rouge. (cf. ci-dessus).

Leur brochure est écrite avec beaucoup de mesure. On sent combien la situation était délicate pour eux, et avec quels ménagements il a fallu procéder à une enquête, continuellement entravée.[...]

[...] (Dans les mines) les affections les plus fréquentes sont des anémies, des maladies des voies respiratoires et des accidents de travail. Le dernier prisonnier arrivé à la mine porte le numéro 852, ce qui prouve, étant donné le chiffre actuel de quatre cent quatre-vingt-sept prisonniers, que trois cent soixante-cinq hommes ont déjà dû être évacués de la mine pour faiblesse, débilité, maladie, accidents et incapacité de travail.[...]

<http://www.ac-grenoble.fr>



Prisonniers français dans un camp en Allemagne en 1916 (sources : Académie de Grenoble)



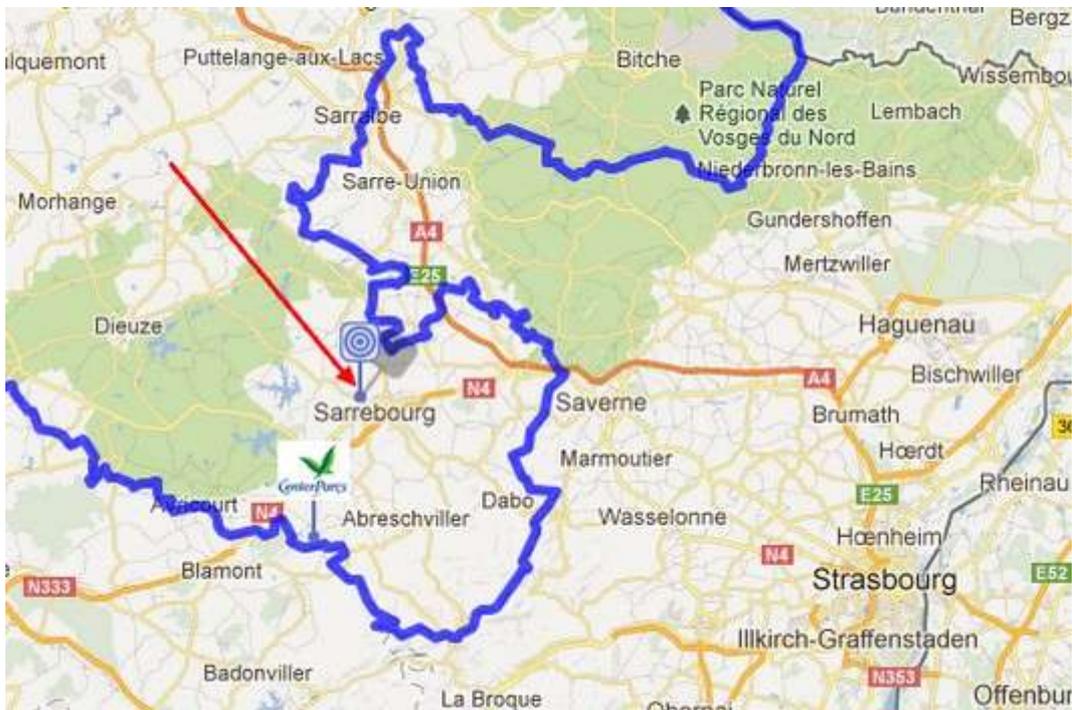
Marie Joseph FABRE (dit Théodore) avait 35 ans

**Il est inhumé à la Nécropole Nationale des prisonniers de guerre français à Sarrebourg
(Moselle):
tombe n° 8229.**



collection - Hervé THOMAS - memorial-genweb.org

Créée en 1922, au Nord-Ouest de Sarrebourg sur la D 27 (rue de Verdun), cette nécropole, unique en France, contient 13298 tombes et 2 ossuaires contenant 26 corps, des prisonniers de guerre, hommes femmes et enfants, exhumés des cimetières provisoires de camps disséminés sur le territoire allemand.





*Oeuvre d'un ancien engagé volontaire au 347^e RI : le sculpteur suisse Fredy STOLL.
La statue était dans le camp de Grafenwohr et fut rapatriée à la NN de Sarrebourg en 1928.*



*Sources : <http://www.memorial-genweb.org>
<http://pages14-18.mesdiscussions.net>
<http://www.icrc.org>*

